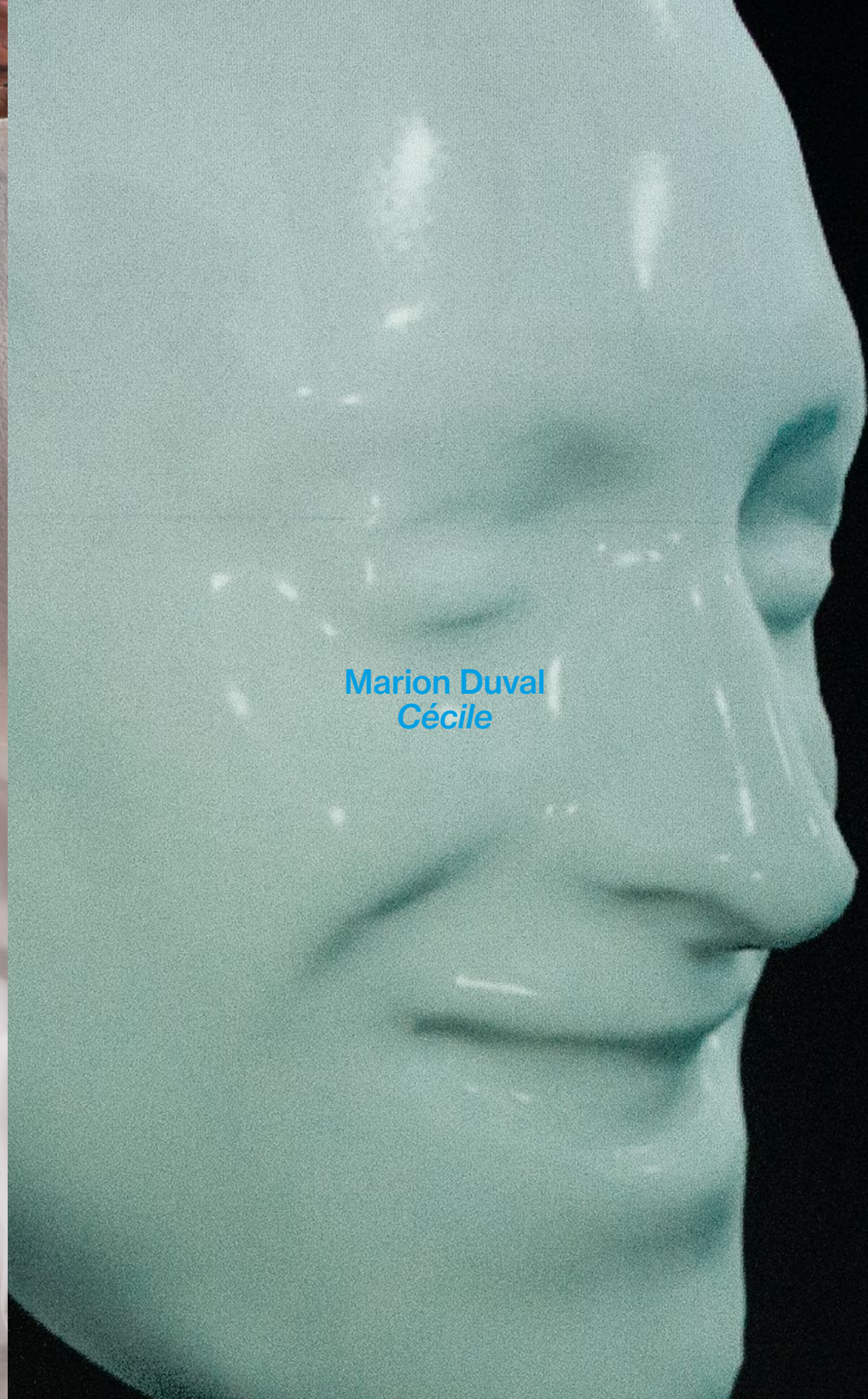
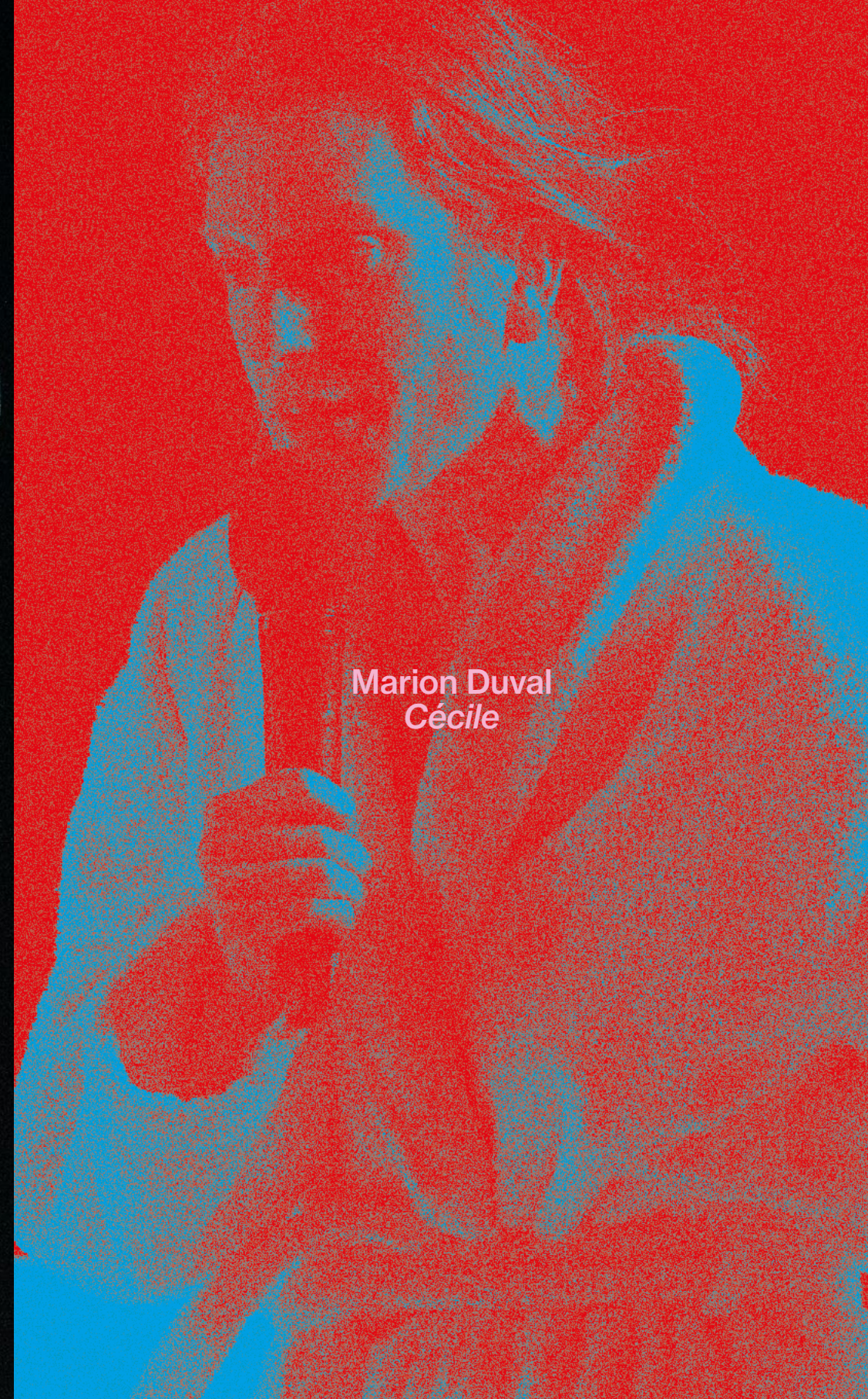




Marion Duval  
Cécile



Marion Duval  
Cécile



Marion Duval  
Cécile

**Festival**  
**Automne**  
Édition 2024 Théâtre de la Bastille

d'

**Marion Duval**  
Cécile





## Une fantasmagorie française

« Une fantasmagorie française ou comment la cérémonie d'ouverture des JO essaie de nous berner», *lundimatin*, 13 août 2024, https://lundi.am/Une-fantasmagorie-francaise Article sélectionné par Marion Duval

(…)

Que s'est-il passé dans ce formidable spectacle du 26 juillet, pour que tous-tes soient au moins un peu séduit-es, et finissent par regarder d'un œil indulgent les épreuves sportives consciencieusement chroniquées les jours qui suivirent ? Telle qu'on me la raconte, cette cérémonie semble avoir consisté en une ambitieuse fantasmagorie, qui se révèle en effet très efficace. Chez Walter Benjamin, la fantasmagorie désigne la production par une société d'une certaine représentation d'elle-même qui tend à oblitérer ce qu'elle est vraiment, notamment une entité productrice de marchandises. La cérémonie d'ouverture des JO est une fantasmagorie historique : elle contribue à construire un récit national qui fait de la France non pas un pays parmi d'autres, reconduisant parmi d'autres une kyrielle de dominations (économiques, politiques, sociales, culturelles), mais une contrée révolutionnaire et progressiste, amie des arts, des lettres et des sciences, défenseure de la liberté, de l'égalité et de la fraternité entre tous.

Pour Benjamin, la fantasmagorie historique se caractérise par le fait qu'elle fige les événements historiques en un passé révolu, plutôt qu'elle ne les fait appartenir à la mémoire des opprimés. Elle procède notamment en instaurant une forme de confusion historique, dans un récit qui mêle les époques et romantise les faits.

À quoi sert l'imagier révolutionnaire ?

On a beaucoup parlé de la scène où, à la Conciergerie, une chanteuse incarnant Marie-Antoinette entonnait le chant des sans-culottes, contradiction dans les termes. Ce tableau (Liberté) s'ouvrait sur une mise en scène empruntant à *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, inspirée de la révolution des Trois Glorieuses de juillet 1830, révolte populaire récupérée par les libéraux qui décidèrent, pour y mettre fin, d'établir une nouvelle monarchie, la Monarchie de Juillet. En accompagnement sonore, un extrait de la comédie musicale *Les Misérables*. Cette grande tambouille révolutionnaire se déploie dans une confusion historique assumée, à la fois quant à la chronologie des faits évoqués, et quant à leurs conséquences politiques.

Une telle représentation mythique a deux conséquences. Premièrement, elle flatte l'orgueil des Français-es, qui se complaisent dans l'image d'un peuple à l'avant-garde de la modernité politique, prêt à en découdre au nom de la liberté et de la justice. Pendant ce temps, pour ne citer que l'un des nombreux dénis de démocratie auxquels nous a habitués la V<sup>e</sup> République, et la présidence Macron en particulier, une dissolution de l'Assemblée peut être décidée sur un coup de tête, et la nomination d'un nouveau gouvernement indéfiniment reportée. La complaisance dans une vision de soi fallacieusement révolutionnaire conduit du même coup à oblitérer les contestations réelles, et au potentiel

réellement révolutionnaire des dernières années. À la si subversive cérémonie d'ouverture des JO, où sont les révolutionnaires d'aujourd'hui ? Où sont les gilets jaunes ? Les écolos saboteurs ? Les jeunes qui mettent le feu aux quartiers populaires après l'assassinat de l'un des leurs ? En cantonnant la révolution à un passé flou et glamourisé, le spectacle en fait une chose révolue, une chose morte.

Cet aplatissement de la mémoire historique se produit aussi dans la scène d'hommage aux grandes femmes de l'histoire de France (tableau intitulé Sororité). Émergent de la Seine des statues dorées de personnages historiques qui n'ont en commun que le sexe qu'on leur suppose. Cet honneur fige leurs combats et les neutralise du même coup. J'imagine l'effroi de Louise Michel apprenant qu'une statue est érigée à son effigie, contribuant à oblitérer les combats qu'elle a rejoins, et qui sont toujours d'une brûlante actualité : anti-autoritarisme, féminisme, instruction pour tous-tes, anti-colonialisme aux côtés du peuple kanak… C'est ce qui s'appelle de la récupération.

Les luttes anti-autoritaires, menées au nom de la liberté, de l'égalité, de la justice, sont réduites à un folklore. Or ce qu'a révélé cette cérémonie d'ouverture, c'est qu'il suffisait de mettre en scène ce folklore pour qu'un sentiment de fierté nationale affleure. À cet égard, la Révolution française dont les Français sont si fièr-es fait office d'archétype auquel l'on se réfère ultimement pour arguer du tempérament contestataire de notre peuple. Pourtant, que s'est-il passé après la Révolution française ? Une suite de régimes, deux empires, deux monarchies, cinq républiques, mais aussi un impérialisme colonial colossal, la Collaboration et la participation à des génocides. En toute bonne foi, on pourrait demander : en fait, de quoi faut-il vraiment être fièr-es ?

Outre l'entreprise fantasmagorique, dont les preuves se déploient tout au long de la cérémonie, un autre tableau a particulièrement marqué les esprits, qui contribue à donner de la France une image sinon révolutionnaire, du moins progressiste : celle de la Cène des drag-queens, accompagnées de la DJette Barbara Butch (tableau intitulé Festivité).

Autour de moi, on se réjouit du fait que ce tableau offre de la visibilité à des communautés victimes de discriminations : communautés queers, LGBTQIA+, grosses. Le fait qu'on se satisfasse si vite de cette visibilité, après l'effroi causé il y a seulement quelques semaines, dans les mêmes communautés, par l'hypothèse d'une majorité RN à l'Assemblée, me laisse perplexe. La visibilité ne garantit pas les libertés. Ce n'est pas subversif, d'être autorisé-es à la visibilité par un régime qui nous opprime. Ce n'est pas parce que les drag-queens sont visibles, et que les fachos ragent, qu'ils ont perdu.

Dans cette visibilisation condescendue par le pouvoir, je ne peux pas m'empêcher de craindre une instrumentalisation qui permette justement de ne renier par ailleurs les libertés des personnes queers. Macron ne déclarait-il pas à des fins de décrédibilisation du programme du NFP, dont on pense par ailleurs ce qu'on veut, qu'il contenait des

« choses complètement ubuesques, comme d'aller changer de sexe en mairie » ? C'était un mois avant la cérémonie d'ouverture.

La visibilité ne suffit pas ; parfois même, elle dessert les causes qu'elle prétend promouvoir en minimisant les hostilités auxquelles elles sont exposées.

La mémoire neutralisée par l'esthétique On objectera peut-être que les intentions des participant-es à la cérémonie et de Thomas Jolly, le metteur en scène de cet épisode fantasmagorique, étaient bonnes. Mais il est naïf d'en appeler aux bonnes intentions d'un projet qui se déploie sous la coupe d'une machine aussi désastreuse que les JOP. Un événement ne peut jamais se comprendre que dans son contexte. Peu importent les intentions, seuls comptent les effets.

Et quels sont les effets de ce spectacle prodigieux prétendant exalter les ardeurs révolutionnaires du peuple ? Ah, si seulement il avait initié une grande vague d'insurrections improvisées partout sur le territoire… En fait, il endort toute velléité contestataire, précisément parce qu'il fait du souvenir de ses prédécesseures des reliques dont la seule portée possible est esthétique. Ainsi certains tableaux étaient « beaux », le spectacle était « grandiose », « magnifique ». Le regarder était carrément « impressionnant » ; or précisément ce qui impressionne inhibe. Quel que soit son contenu, la cérémonie n'est pas subversive : elle est au service d'un récit national mensonger, prélude à un spectacle de trois semaines qui place, au cœur de la mise en scène de corps en mouvement, la compétition et la quête du record – toujours plus vite, toujours plus fort. En quoi ce récit est-il mensonger ? Il tend à nous faire croire que la contestation est une spécificité française, qui a conduit à un ordre politique et social dont nous pouvons nous satisfaire. Or ce qu'il faudrait nous rappeler, c'est au contraire que, pour la majorité d'entre nous, en dépit des multiples révoltes et insurrections qui ont émaillé les deux derniers siècles, nous ne cessons pas d'être dominé-es.

(…)

Marion Duval (Genève)

Après une formation en danse au Conservatoire de Nice, Marion Duval commence le théâtre et le clown, puis sort diplômée de La Manufacture – Haute école des arts de la scène à Lausanne en 2009. Après son solo *Hello* (2010), elle fonde la compagnie Chris Cadillac en 2011, au sein de laquelle elle crée notamment *Las Vanitas*, *Claptrap*, *Cécile*, *Avant la retraite* (de Thomas Bernhard, co-mis en scène et co-interprété avec Camille Mermet et Aurélien Patouillard) et dernièrement *Le spectacle de merde*. Avec Aurélien Patouillard, elle crée aussi des spectacles tout public (*Hulul*, *Farwest*) et de temps en temps, elle danse dans des spectacles de Marco Berrettini (*IFeel3*, *Sorry do the tour, again !*). Au cinéma, elle a joué dans *L'amour est un crime parfait* des frères Larrieu (2014) et à la télévision dans *A livre ouvert* (2014) de Véronique Reymond et Stéphanie Chuat. Esprit vif et libre, Marion Duval propose un théâtre qui rit de ses propres conventions pour interroger férocement l'inavouable, le pathétique et le fantasmagorique portés en chacun de nous.

# 1944-2024

## Traversez les 80 années du *Monde* avec ses journalistes.

# Le Monde

# 80 ans

Cécile	Durée <span> </span> : 3h
Théâtre de la Bastille	theatre-bastille.com 01 43 57 42 14
<b>Performance</b> Cécile Laporte. <b>Mise en scène</b> Marion Duval. <b>Conception</b> Marion Duval, Luca Depietri (KKuK). <b>Dramaturgie</b> Adina Secretan. <b>Collaboration artistique, chant, jeu et régie plateau</b> Louis Bonard. <b>Costumes et marionnettes</b> Severine Besson. <b>Son et musique</b> Olivier Gabus. <b>Scénographie et lumières</b> Florian Leduc. <b>Sculpture et dessin</b> Djonam Saltani, Iommy Sanchez. <b>Vidéo</b> Diane Blondeau. <b>Jeu et régie plateau</b> (en alternance) Louis Bonard, Diane Blondeau, Marion Duval, Maxime Gorbatchevsky, Sophie Lebrun, Papi. <b>Régie lumière</b> Vicky Althaus. <b>Animation</b> 3D Iommy Sanchez, Lauren Sanchez Calero. <b>Diffusion</b> Anthony Revillard. <b>Administration</b> Laure Chapel – Pâquis et Marie Lacoux. <b>Collaboration production</b> Anna Ladeira – Le Voisin.	Production Chris Cadillac Coproduction Arsenic – Centre d'art scénique contemporain (Lausanne); Théâtre Saint-Gervais (Genève) Avec le soutien de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture; Loterie Romande; Pour-cent culturel Migros; Fondation Ernst Göhner; Fondation Engelberts Avec le soutien à la recherche de la Manufacture – Haute école des arts de la scène – recherche et développement (Lausanne) Coréalisation Théâtre de la Bastille; Festival d'Automne à Paris
	Avec le Centre culturel suisse. On tour
	<div> <div><span><span></span></span></div> <div><span>CENTRE 7</span></div> <div><span>CULTUREL</span></div> <div><span>SUISSE 12</span></div> <div><span>ON TOUR</span></div> </div>
Les partenaires médias du Festival d'Automne	
<span><b>arte</b></span> <span><b>Le Monde</b></span> <span><b>Télérama</b></span> <span><b>TRANSFUGE</b></span> <span><b>culture</b></span> <span><b>inter</b></span> <span><b>MOUVEMENT</b></span> <span><b>AOC</b></span> <span><b>libération</b></span>	

Festival d' Automne
festival-automne.com 01 53 45 17 17

Identité visuelle : Spassky Fischer. Crédits photo : Mathilda Olmi

